

Washington Irving
Les Contes de l'Alhambra

Chapitres 32 à 36

Traduction : Christine Sétrin.

Révision : Vincent de l'Épine.

Chapitre 32

La Croisade du Grand Maître d'Alcantara

Lors d'une matinée de recherches dans les vieilles chroniques de la Bibliothèque de l'Université, je suis tombé sur un court épisode de l'histoire de Grenade, si fortement caractéristique du zèle fanatique qui enflamma parfois les entreprises chrétiennes contre cette ville splendide mais dévote, que je suis tenté de l'extraire du volume de parchemins reliés dans lequel il repose, et de le soumettre au lecteur.

L'année de la rédemption, 1394, il y avait un courageux et dévot grand maître d'Alcantara, nommé Martin Yañez de Barbudo, qui brûlait de désir de servir Dieu et combattre les Maures. Malheureusement pour ce brave et pieux seigneur, une grande paix s'était établie entre le pouvoir chrétien et le musulman. Henri III venait d'accéder au trône de Castille, et Yusef ben Mohammed occupait le trône de Grenade, et tous deux étaient disposés à prolonger la paix qui avait régné entre leurs pères. Le grand maître regardait non sans se plaindre, les étendard et les armes maures, qui décoraient le vestibule de son château, les trophées des exploits de ses prédécesseurs, et se lamentait de son destin qui avait voulu qu'il existât en une période de si peu glorieuse tranquillité.

À la fin, son impatience dépassa les bornes et, voyant qu'il ne pourrait trouver aucune guerre publique dans laquelle s'engager, il résolut de se ciseler une petite guerre. Tel est du moins le récit rapporté par d'anciennes chroniques, bien que d'autres expliquent sa soudaine résolution d'entrer en campagne par ce qui suit.

Alors que le grand maître était un jour à table avec plusieurs de ses cavaliers, un homme entra soudain dans la salle - grand, maigre, osseux, l'air hagard et le regard ardent. Tous reconnurent un ermite, qui avait été soldat dans sa jeunesse, mais menait maintenant une vie de pénitence dans une grotte. Il avança jusqu'à la table et la frappa d'un poing qui semblait de fer. « Messieurs, dit-il, pourquoi rester ici dans l'oisiveté, vos armes reposant le long du mur, alors que les ennemis de la foi occupent la plus grande partie du territoire ? »

« Saint père, que voulez-vous que nous fassions, demanda le grand maître, puisque les guerres ne sont plus et que nos armes sont liées par des traités de paix ? »

« Écoutez mes paroles, répondit l'ermite. Alors que j'étais assis hier soir à l'entrée de ma grotte, et que je contempiais les cieux, je tombai dans une rêverie, et une vision merveilleuse m'apparut. Je remarquai la lune, un simple croissant, aussi lumineuse que l'étoile la plus brillante, suspendue dans le ciel au dessus du royaume de Grenade. Pendant que je l'observais, apparut au firmament une étoile flamboyante qui attirait derrière elle toutes les étoiles des cieux. Elles assaillirent la lune

et l'entraînèrent hors des cieux ; et tout le firmament fut rempli de la gloire de cette étoile flamboyante. Mes yeux étaient encore éblouis par cette merveilleuse vision lorsque quelqu'un apparut près de moi, avec des ailes neigeuses et une figure brillante. « Ô, homme de prières, dit-il, va trouver le grand maître d'Alcantara, et dis-lui la vision à laquelle tu as assisté. C'était l'étoile flamboyante, destinée à conduire le croissant, emblème des musulmans, hors de cette terre. Qu'il prenne l'épée hardiment et poursuive le bon travail commencé par Pelazo, et la victoire sera assurément au service de son étendard. »

Le grand maître écouta l'ermite comme s'il s'agissait d'un messager des cieux, et suivit son avis en toutes choses. Selon son conseil il envoya deux de ses plus braves guerriers, armés de pied en cap, en ambassade auprès du roi maure. Ils passèrent les portes de Grenade sans encombre, puisque les nations étaient en paix, et poursuivirent leur chemin vers l'Alhambra, où ils furent promptement admis auprès du roi, qui les reçut dans la Salle des Ambassadeurs. Ils délivrèrent leur message vertement et durement. « Nous venons, ô roi, de la part de Don Martin Yañez de Barbudo, grand maître d'Alcantara, qui affirme que la foi en Jésus Christ est la foi véritable et sainte, et que la foi en Mahomet est fausse et détestable ; et il vous défie de soutenir le contraire, face à face, en combat singulier. Si vous refusez, il propose un combat entre cent cavaliers contre deux cents, ou de mille contre deux mille, accordant toujours à ta foi un nombre double de champions. Souviens-toi, ô roi, que tu ne peux refuser ce défi, puisque ton prophète, connaissant l'impossibilité de défendre ses doctrines par l'argumentation, a ordonné à ses fidèles de le faire par la force de l'épée. »

La barbe du roi Yusef tremblait d'indignation.

« Le maître d'Alcantara, dit-il, est un fou pour envoyer un tel message, et vous êtes des fripons impertinents pour l'avoir apporté. »

Ceci dit, il ordonna que les ambassadeurs soient jetés au donjon, afin de leur donner une leçon de diplomatie ; et ils furent en chemin rudement traités par le peuple, exaspéré de cette insulte à leur souverain et leur foi.

Le grand maître d'Alcantara eut du mal à croire la nouvelle des mauvais traitements infligés à ses messagers. Mais l'ermite, lorsqu'il en fut informé, fut ravi. « Dieu, dit-il, a aveuglé ce roi infidèle pour hâter sa chute. Puisqu'il n'a pas envoyé de réponse à votre défi, considérez-le comme accepté. Par conséquent, rassemblez vos troupes ; marchez sur Grenade ; ne vous arrêtez pas avant d'être arrivés à la porte de Elvira. Un miracle aura lieu en votre faveur. Il y aura une grande bataille ; l'ennemi sera vaincu ; mais aucun de vos soldats ne sera tué. »

Le grand maître invita chaque guerrier fidèle à la cause chrétienne à l'aider dans cette croisade. En peu de temps, trois cents cavaliers et un millier de fantassins se rallièrent à son étendard. Les cavaliers étaient des vétérans chevronnés, bien armés ; mais l'infanterie était inexpérimentée et indisciplinée. La victoire cependant devait être miraculeuse ; le grand maître était un homme d'une foi sans pareille, et il savait que plus les moyens sont faibles, plus grand est le miracle. Il se mit donc en route avec confiance, suivi de cette petite armée ; l'ermite marchait en avant, portant une croix au bout d'une longue perche, avec en dessous, la banderole de l'Ordre d'Alcantara.

Comme ils approchaient de la ville de Cordoue, ils furent rejoints par des messagers qui, chevauchant en toute hâte, venaient apporter, de la part du roi castillan, l'interdiction de l'entreprise. Le grand maître était un homme d'un seul esprit et d'une seule volonté ; autrement dit, un homme d'une seule idée. « Si j'étais engagé dans toute autre mission, dit-il, j'obéirais à ces lettres puisqu'elles viennent de mon seigneur le Roi. Mais je suis envoyé par une autorité plus puissante que celle du roi. Obéissant à ses ordres, j'ai avancé jusqu'ici avec la croix pour lutter contre les infidèles ; et ce serait une trahison à l'emblème du Christ que de faire demi-tour sans achever ma mission. »

Alors les trompettes sonnèrent, la croix fut de nouveau élevée en l'air, et la troupe de fanatiques reprit sa marche. Pendant qu'ils défilaient dans les rues de Cordoue, les habitants étaient stupéfaits de voir un ermite portant une croix à la tête d'une armée. Mais quand ils apprirent qu'une victoire miraculeuse allait avoir lieu et que Grenade allait être détruite, les ouvriers et les artisans abandonnèrent leurs outils et se joignirent à la croisade, tandis qu'une foule de mercenaires suivait en vue d'un possible pillage.

Un groupe de cavaliers de haut rang qui ne croyaient pas au miracle promis, et craignaient les conséquences de cette irruption non motivée dans le pays des Maures, se rassemblèrent sur le pont du Guadalquivir et tentèrent de dissuader le grand maître de le traverser. Il fut sourd à leurs prières, à leurs récriminations, et à leurs menaces. Ses adeptes enragèrent à cette opposition à la cause de la foi ; ils mirent fin aux pourparlers, haussèrent de nouveau la croix et la transportèrent en triomphe de l'autre côté du pont.

La foule augmentait à mesure que la croisade avançait. Lorsque le grand maître arriva à Alcalá la Real, qui se trouve sur une montagne qui surplombe la vega de Grenade, près de cinq mille hommes à pied s'étaient joints à sa cause.

À Alcalá, Alonzo Fernandez de Córdoba, seigneur d'Aguilar, son frère Diego Fernandez, maréchal de Castille, et d'autres cavaliers courageux et expérimentés vinrent à leur rencontre. Se plaçant en travers du chemin du grand maître, « Quelle est donc cette folie, don Martin ?, dirent-ils. Le roi maure dispose de deux cents mille fantassins et cinq mille chevaux dans ses murs. Que pouvez-vous faire contre une telle force avec votre poignée de cavaliers et votre populace bruyante ? Pensez aux désastres survenus aux commandants chrétiens qui traversèrent ces limites rocheuses avec des forces dix fois plus importantes que les vôtres. Pensez également au tort qui retombera sur le royaume à cause d'une imprudence commise par un homme de votre rang et votre condition, un grand maître d'Alcantara. Nous vous supplions de vous arrêter puisque la trêve de paix n'a pas encore été rompue. Attendez à l'intérieur de nos frontières la réponse du roi de Grenade à votre défi. S'il accède à se mesurer à vous seul, ou avec deux ou trois paladins, ce combat sera de votre responsabilité exclusive, et vous vous battrez au nom de Dieu. S'il refuse, vous pourrez retourner chez vous en tout honneur et la disgrâce retombera sur les Maures. »

Plusieurs cavaliers, qui jusque là avaient suivi le grand maître avec une ferveur dévouée, furent émus par cette supplique et lui suggérèrent de suivre ce conseil.

« Messieurs, dit-il, s'adressant à Alonzo Fernandez de Córdoba et ses compagnons, je vous remercie pour le conseil que vous me donnez si aimablement, et si je recherchais simplement la gloire personnelle, je le suivrais probablement. Mais je me suis engagé à atteindre le grand triomphe de la foi, que Dieu obtiendra miraculeusement par mon intermédiaire. Quant à vous, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses adeptes qui avaient hésité, si le cœur vous manque, ou si vous vous repentez d'avoir entrepris ce grand travail, repartez, au nom de Dieu, et que ma bénédiction vous accompagne. Quant à moi, même si je n'ai pas plus d'aide que celle de ce saint ermite, j'avancerai sans hésiter, jusqu'à ce que cet emblème sacré soit planté sur les murs de Grenade, ou je mourrai dans la tentative. »

« Don Martin Yañez de Barbudo, répliquèrent les cavaliers, nous ne sommes pas hommes à tourner le dos à notre chef, quelle que soit la témérité de l'entreprise. Nous vous avons juste donné un prudent conseil. Guidez-nous, donc, et si ce doit être vers la mort, soyez assuré que jusqu'à la mort nous vous suivrons. »

À ce moment les soldats commencèrent à s'impatienter. « En avant ! En avant ! », criaient-ils. « En avant pour la cause de la foi ! » Alors le grand maître donna le signal, l'ermite éleva de nouveau la croix, et ils s'engagèrent dans un défilé de la montagne, entonnant de solennels chants de triomphe.

Cette nuit-là ils campèrent au bord de la rivière Azores et le matin suivant, qui était un dimanche,

ils passèrent la frontière. Leur première halte se fit à une atalaya, ou tour solitaire, construite sur le rocher, poste limitrophe destiné à surveiller les confins et à donner l'alerte en cas d'invasion, d'où son nom de Torre del Espía (la Tour de l'Espion). Le grand maître s'arrêta devant la tour et somma sa négligeable garnison de se rendre. On lui répondit par un jet de pierres et de flèches, qui le blessèrent à la main et tuèrent trois de ses hommes.

« Comment, père ? », dit-il à l'ermite, « vous m'aviez assuré qu'aucun de mes fidèles ne serait tué ! »

« C'est vrai, mon fils, mais je parlais de la grande bataille contre le roi infidèle. Quel besoin avons-nous d'un miracle pour nous aider à réduire une insignifiante tour ? »

Le grand maître fut satisfait. Il ordonna d'entasser du bois contre la porte de la tour afin de l'incendier. Pendant ce temps, les provisions furent déchargées des bêtes de somme, et les croisés, se retirant à l'abri des flèches, s'assirent dans l'herbe afin de prendre des forces pour les difficiles jours à venir. Alors qu'ils étaient ainsi occupés, ils furent surpris de voir apparaître une grande armée maure. Les atalayas, situées au sommet des montagnes, avaient donné l'alerte au moyen de bûchers et de colonnes de fumée, que l'ennemi traversait la frontière, et le roi de Grenade était parti à sa rencontre, accompagné d'une grande armée.

Les croisés, presque pris par surprise, se précipitèrent sur leurs armes et se préparèrent à la bataille. Le grand maître ordonna à ses trois cents hommes à cheval de mettre pied à terre et de combattre à pied en renfort de l'infanterie. Les Maures, cependant, chargèrent si soudainement qu'ils séparèrent les cavaliers des fantassins et les empêchèrent de s'unir. Le grand maître lança le vieux cri de guerre : « Saint Jacques ! Saint Jacques ! et en avant, Espagne ! » Lui et ses chevaliers luttèrent comme des lions dans la fureur de la bataille, mais ils furent encerclés par une armée sans nombre et assaillis de flèches, de pierres, de dards et d'arquebuses. Cependant ils combattirent vaillamment et produisirent de prodigieux ravages dans les rangs ennemis. L'ermite se joignit à eux au plus fort de la bataille. Dans une main, il portait la croix, dans l'autre il brandissait une épée, qu'il mania comme un fou, abattant plusieurs ennemis, avant de s'affaïsser, couvert de blessures. Le grand maître le vit tomber, et s'aperçut trop tard de la fausseté de ses prophéties. Le désespoir, cependant, le fit combattre avec plus de rage, jusqu'à ce qu'il tombe, lui aussi, vaincu par la supériorité en nombre de ses ennemis. Ses fidèles cavaliers égalèrent son saint dévouement. Aucun d'entre eux n'abandonna, ni ne demanda grâce. Tous se battirent jusqu'à la mort. Quant aux fantassins, beaucoup furent tués, ou faits prisonniers. Le reste s'enfuit vers Alcalá la Real. Lorsque les Maures dépouillèrent les cadavres, ils constatèrent que les blessures des croisés avaient toutes été faites de face.

Telle fut la catastrophe de cette entreprise fanatique. Les Maures s'en vantèrent comme d'une preuve décisive de la supérieure sainteté de leur foi, et chantèrent les louanges de leur roi lorsqu'il revint en triomphe à Grenade.

Comme il fut démontré de façon satisfaisante que cette croisade était l'entreprise d'une volonté individuelle, contraire aux ordres du roi de Castille, la paix entre les deux royaumes ne fut pas altérée. Les Maures manifestèrent même un sentiment de respect pour le courage de l'infortuné grand maître, et remirent sans hésitation son corps à Alonzo Fernandez de Córdoba, lorsqu'il vint d'Alcalá le chercher. Les Chrétiens de la frontière s'unirent pour rendre les derniers hommages à sa mémoire. Son corps fut placé sur une bière, couvert de la bannière de l'Ordre d'Alcantara, et la croix cassée, l'emblème de ses espoirs confiants et de sa fatale désillusion, fut portée devant lui. Ainsi furent transportés ses restes, en une funèbre procession, à travers l'étendue montagneuse qu'il avait traversée si résolument. Dans tous les lieux qu'ils traversèrent, villes et villages, la population suivait, avec des larmes et des lamentations, le pleurant comme un vaillant chevalier et un martyr de la foi. Son corps fut enterré dans la chapelle du couvent de Santa Maria de Almocovara, et ce témoignage de sa bravoure, en pittoresque espagnol ancien, doit encore être gravé sur son tombeau : « Ci-gît celui dont le cœur n'a jamais connu la peur. » (Aqui yaz aquel que par neua cosa nunca eve

pavor en seu corazon).

Chapitre 33

Le roman espagnol

Lors de la dernière partie de mon séjour à l'Alhambra, j'effectuai de fréquentes visites à la bibliothèque des Jésuites de l'Université, où je me délectai toujours davantage des vieilles chroniques espagnoles, que je trouvai là reliées en parchemin. Ces histoires désuètes qui évoquent les temps où les Musulmans étaient implantés dans la Péninsule me ravissent. Bien qu'elles soient parfois empreintes de fanatisme et d'intolérance, elles regorgent de nobles actions et de sentiments généreux, et ont une saveur relevée, épicée, orientale, que l'on ne retrouve pas dans les autres récits de cette époque, européens pour la plupart. En fait l'Espagne, même de nos jours, est un pays à part, coupé du reste de l'Europe par l'histoire, les coutumes, les manières et les façons de penser. C'est un pays romantique ; mais ses romans n'ont pas la sentimentalité des romans européens modernes ; ils évoquent surtout les brillantes régions de l'Est, ainsi que la noble école de la chevalerie sarrasine.

L'invasion arabe et la conquête apportèrent une civilisation plus développée et une philosophie plus noble à l'Espagne gothe. Les Arabes étaient un peuple à l'esprit vif, sagace, fier et poétique, imprégné de science et de littérature orientales. Tous les lieux où ils établirent leur puissance devinrent des points de ralliement des érudits et des savants ; et ils rendirent les peuples qu'ils avaient conquis plus doux et plus raffinés. Par degrés, l'occupation sembla leur donner un droit héréditaire à la domination de la terre ; ils cessèrent d'être considérés comme des envahisseurs, et furent acceptés comme des voisins rivaux. La Péninsule, éclatée en divers états, à la fois chrétienne et musulmane, devint, au fil des siècles, un grand terrain de campagnes, dans lequel l'art de la guerre semblait être la principale activité de l'homme, et fut élevée au plus haut degré de la chevalerie romantique. La raison première des hostilités, la différence de foi, perdit progressivement de sa force.

Des états voisins, de croyances opposées, se liaient occasionnellement en alliances, offensives et défensives ; ainsi la croix et le croissant pouvaient être vus côte à côte, combattant ensemble contre un ennemi commun. En temps de paix, également, les jeunes nobles des deux confessions séjournaient dans les mêmes villes, chrétiennes ou musulmanes, pour y apprendre la science militaire. Même lors des trêves temporaires de guerre sanguinaire, les combattants qui avaient lutté les uns contre les autres pendant les mortels assaut du champ de bataille, laissaient de côté leur animosité, se rencontraient dans des tournois, des joutes et autres festivités militaires, et échangeaient les courtoisies d'usage entre esprits doux et généreux. Ainsi les races opposées se mélangeaient fréquemment entre elles à l'occasion de relations pacifiques ; ou, si quelque rivalité s'établissait, elle se réglait par ces actes nobles et de haute courtoisie, qui caractérisaient les chevaliers accomplis. Les guerriers, de confessions opposées, rivalisaient entre eux en magnanimité autant qu'en courage. En effet, les vertus chevaleresques étaient raffinées jusqu'à un niveau souvent exigeant et contraignant, mais parfois ineffablement noble et émouvant. Les annales de ces temps-là regorgent d'exemples de courtoisie impétueuse, de générosité romantique, de désintéressement élevé, et d'honneur pointilleux, dont la lecture reconforte l'âme. Ces annales ont fourni les thèmes de pièces de théâtre et de poèmes nationaux, ou ont été chantées dans ces ballades pénétrantes, qui sont le souffle vital du peuple, et ont ainsi continué à exercer une influence sur le caractère national, que des siècles de vicissitudes et de déclin n'ont pas réussi à amoindrir ; de cette façon, avec tous leurs défauts, et ils en ont beaucoup, les Espagnols, même de nos jours, sont, sur de nombreux aspects, le peuple le plus noble et le plus fier de l'Europe. Il est vrai que le roman de sentiment issu des sources que je viens d'évoquer a, comme tous les autres romans, sa part d'affectation et d'extrême. Il fait que les Espagnols y sont parfois pompeux et grandiloquents ; enclins au *pundonor*, ou point d'honneur, au delà de la mesure et d'une moralité raisonnable ; disposés, au cœur de la pauvreté, à affecter des airs de *grande caballero*, et à regarder de haut avec un dédain souverain les « arts mécaniques » et toutes les activités rémunérées de la vie plébéienne ; mais cette seule

inflation de l'esprit, en emplissant le cerveau de vapeur, le place au dessus de mille avarices ; et bien qu'elle le maintienne souvent dans l'indigence, elle le protège toujours de la vulgarité.

De nos jours, alors que la littérature populaire se répand dans les basses strates de la vie, et se prélassse dans les vices et les folies de l'humanité ; et alors que la quête universelle du gain piétine la précoce découverte du sentiment poétique, et épuise la verdure de l'âme, je me demande s'il ne serait pas bénéfique pour le lecteur de retourner de temps en temps à ces récits d'époques plus nobles et de façons de penser plus élevées ; et de s'imprégner jusqu'aux lèvres des vieux romans espagnols.

Sur ces idées préliminaires, le fruit d'une matinée de lecture et de rumination dans la vieille Bibliothèque des Jésuites de l'Université, je vais proposer un exemple de légende, conçue à partir d'une de ces vénérables chroniques que je viens d'évoquer.

Chapitre 34

Légende de Don Munio Sancho de Hinojosa

Dans les cloîtres de l'ancien couvent bénédictin de Santo Domingo, à Silos, en Castille, se trouvent les monuments délabrés et néanmoins somptueux de ce qui fut la plus puissante et la plus chevaleresque famille de Hinojosa.

Parmi eux, gît la figure de marbre d'un chevalier, en armure complète, les mains jointes, comme pour une prière. Sur un des côtés de la tombe, est sculptée en bas-relief une bande de chevaliers chrétiens, capturant un cortège d'hommes et de femmes maures ; de l'autre côté, les mêmes chevaliers sont représentés agenouillés devant un autel. La tombe, comme la plupart des monuments voisins, est presque en ruines, et la sculpture est pratiquement inintelligible, sauf pour l'œil aiguisé d'un antiquaire. L'histoire liée à cette sépulture, cependant, est encore préservée dans les anciennes chroniques espagnoles, et en voici la signification.

Dans les temps anciens, il y a plusieurs centaines d'années, il était un noble chevalier castillan, appelé Don Munio Sancho de Hinojosa, seigneur d'un château frontalier, qui avait résisté aux assauts de plusieurs incursions maures. Il disposait de soixante-dix cavaliers comme troupes personnelles, tous ayant fait leurs preuves selon l'ancienne mode castillane ; guerriers austères, cavaliers endurcis, et hommes de fer ; en leur compagnie, il écuma les terres maures, et son nom fut redouté sur toutes les frontières. Les murs de la salle de son château étaient couverts de bannières, cimenterres et casques musulmans, trophées de ses prouesses. Don Munio était, de plus, un chasseur enthousiaste, et était passionné par les chiens de toutes sortes, les coursiers pour la poursuite, et les faucons pour le noble sport qu'est la fauconnerie.

S'il n'était pas engagé dans une guerre, son plaisir était de battre les forêts avoisinantes ; et rarement chevauchait-il sans un chien et un cor, une lance à sanglier à la main, ou un faucon au poignet, et une suite d'employés pour la chasse.

Sa femme, Doña Maria Palacin, était d'une nature douce et timide, peu faite pour être l'épouse d'un chevalier si hardi et aventureux ; et la pauvre dame versa plus d'une larme lorsqu'il partait pour une de ses entreprises audacieuses, et plus d'une prière offrit-elle pour qu'il revienne sain et sauf.

Un jour que ce vaillant chevalier était à la chasse, il se posta dans un fourré, et dispersa sa suite pour lever le gibier, et le mener là où il attendait. Il n'était pas installé depuis longtemps quand un cortège d'hommes et de femmes Maures s'approcha en caracolant à travers la clairière. Ils n'étaient pas armés, et étaient magnifiquement parés de robes de soie et de broderies, de riches châles de l'Inde, de bracelets en or aux bras et aux chevilles, et de bijoux qui étincelaient au soleil.

À la tête de ce gai cortège se trouvait un jeune cavalier, supérieur aux autres en dignité et en grandeur par son attitude et en splendeur par son vêtement. Derrière lui venait une damoiselle, dont le voile, rejeté de côté par la brise, laissait voir un visage d'une beauté sans égale, et des yeux baissés en un geste de modestie virginale, et cependant rayonnants de tendresse et de joie.

Don Munio remercia sa bonne étoile de lui envoyer un tel prix, et exulta à l'idée de rapporter à sa femme les dépouilles étincelantes de ces infidèles. Portant son cor de chasse à ses lèvres, il en donna un coup qui retentit à travers la forêt. Ses chasseurs vinrent en courant de tous côtés et les Maures ébahis furent encerclés et faits prisonniers.

La belle Maure se tordit les mains de désespoir, et ses suivantes poussèrent les cris les plus perçants. Seul le jeune cavalier maure resta maître de lui-même. Il demanda le nom du chevalier chrétien qui commandait cette troupe de cavaliers. Quand on lui eut dit qu'il s'agissait de Don Munio Sancho de Hinojosa, son visage s'éclaira. S'approchant de ce cavalier, et baisant sa main, « Don Munio Sancho,

dit-il, j'ai entendu parler de votre renommée de vrai et vaillant chevalier, terrible aux armes, mais élevé selon les nobles vertus de la chevalerie. C'est ainsi que j'espère vous trouver. En ma personne vous contemplez Abadil, fils d'un alcade maure. Je suis en route pour célébrer mes noces avec cette dame ; le hasard nous a remis entre vos mains, mais j'ai confiance en votre magnanimité. Prenez tous nos trésors et nos bijoux ; demandez la rançon que vous croyez juste pour nos personnes, mais souffrez que nous ne soyons ni insultés ni déshonorés ».

Lorsque le bon chevalier entendit cet appel, et contempla la beauté du jeune couple, son cœur fut touché de tendresse et de courtoisie. « Dieu ne permet pas, dit-il, que je perturbe de si heureuses noces. Vous serez mes prisonniers, en fait, pendant quinze jours, et enfermés dans mon château, où je réclame le droit, en tant que vainqueur, de célébrer vos noces. »

Ceci dit, il dépêcha en avant un de ses hommes les plus rapides, pour prévenir Doña Maria Palacin de l'arrivée de ce groupe nuptial ; pendant ce temps, lui et ses chasseurs accompagnèrent le cortège, non en tant que ravisseurs, mais comme garde d'honneur. Alors qu'ils approchaient du château, les bannières furent élevées, et les trompettes sonnèrent sur les remparts ; et, lorsqu'ils furent plus près, le pont-levis fut abaissé, et Doña Maria s'avança à leur rencontre, suivie par ses dames et ses chevaliers, ses pages et ses ménestrels. Elle prit la jeune fiancée, Allifra, dans ses bras, l'embrassa avec la tendresse d'une sœur, et la conduisit à l'intérieur du château. Pendant ce temps, Don Munio envoya des missives dans toutes les directions, et fit venir des alentours des victuailles et des friandises de tous types ; et le mariage des amoureux maures fut célébré avec tous les honneurs et les festivités possibles. Pendant quinze jours le château fut voué à la joie et à la fête. Il y eut des tournois et des joutes, et des combats de taureaux, et des banquets, et des danses au son des ménestrels. Lorsque les quinze jours furent écoulés, il offrit des cadeaux magnifiques aux jeunes mariés, et les conduisit en sûreté au delà des frontières. Ainsi étaient, dans les temps anciens, la courtoisie et la générosité d'un chevalier espagnol.

Plusieurs années après cet événement, le roi de Castille somma ses gentilshommes de l'assister dans une campagne contre les Maures. Don Munio Sancho fut parmi les premiers à répondre à l'appel, avec soixante-dix cavaliers, tous guerriers loyaux et éprouvés. Sa femme, Doña Maria, se pendit à son cou. « Hélas, mon Maître, s'exclama-t-elle, combien de fois devrez-vous tenter votre destin, et quand cette soif de gloire sera-t-elle apaisée ! »

« Encore une bataille, répliqua Don Munio, encore une bataille, pour l'honneur de la Castille, et je vous fais le vœu que, lorsqu'elle sera terminée, je déposerai mon épée, et me rendrai avec mes hommes en pèlerinage auprès de la sépulture de Notre Seigneur à Jérusalem. » Tous les cavaliers s'associèrent à son vœu, et Doña Maria sentit que son esprit s'apaisait quelque peu ; toutefois, c'est avec le cœur lourd qu'elle assista au départ de son mari, et suivit son étendard d'un regard mélancolique, jusqu'à ce qu'il disparût parmi les arbres de la forêt.

Le roi de Castille mena son armée vers les plaines de Salamanque où ils furent accueillis par les maures, près d'Uclès. La bataille fut longue et sanglante ; les Chrétiens flanchèrent à plusieurs reprises et furent à chaque fois ralliés par l'énergie de leurs commandants. Don Munio fut couvert de blessures, mais refusa de quitter le champ de bataille. Les Chrétiens à la fin cédèrent, et le roi fut poursuivi, et en danger d'être capturé.

Don Munio appela ses cavaliers pour se lancer à sa rescousse. « C'est maintenant l'heure, leur cria-t-il, de prouver votre loyauté. En avant, comme des braves ! Nous combattons pour la vraie foi, et si nous perdons ici la vie, nous en gagnerons une meilleure dans l'au-delà. »

Se précipitant avec ses hommes entre le roi et ses poursuivants, ils arrêtaient ces derniers dans leur course, ce qui laissa du temps au roi pour s'échapper ; mais ils furent victimes de leur loyauté. Ils combattirent tous jusqu'à leur dernier souffle. Don Munio fut pris à parti par un puissant chevalier maure, mais, ayant été blessé au bras droit, il fut désavantagé dans la lutte, et fut tué. À la fin du combat, le Maure s'arrêta pour s'emparer de la dépouille du redoutable guerrier chrétien. Lorsqu'il

détacha le casque, cependant, et qu'il vit le visage de Don Munio, il poussa un grand cri et se frappa la poitrine. « Malheur à moi ! », cria-t-il, « j'ai tué mon bienfaiteur ! La fleur de la vertu de la chevalerie ! Le plus magnanime des chevaliers ! »

Pendant que la bataille avait fait rage sur la plaine de Salamanque, Doña Maria Palacin était restée à son château, en proie à la plus vive anxiété. Ses yeux étaient restés fixés sur la route qui conduit au pays des Maures, et elle demandait souvent au veilleur de la tour, « Que vois-tu ? »

Un soir, à l'heure chargée d'ombres du crépuscule, le gardien sonna de son cor. « Je vois », cria-t-il, « un nombreux cortège serpenter à travers la vallée. Il y a des Maures et des Chrétiens ensemble. La bannière de mon seigneur est en tête. Joyeuses nouvelles ! », s'exclama le vieux sénéchal ; « mon seigneur rentre en triomphe, et amène des prisonniers ! » Alors les cours du château s'emplirent de cris de joie ; et l'étendard fut déployé, et les trompettes sonnèrent et le pont-levis fut abaissé, et Doña Maria sortit à leur rencontre avec ses dames de compagnie, et ses chevaliers, et ses pages, et ses ménestrels, pour accueillir son seigneur de retour des guerres. Mais lorsque le cortège s'approcha, elle aperçut une somptueuse bière, couverte de velours noir, sur laquelle gisait un guerrier, avec son casque sur la tête, et son épée à la main, tel un chevalier qui n'a jamais été vaincu, et, autour de la bière, étaient représentés les écussons de la maison de Hinojosa.

Un groupe de cavaliers maures suivait le cercueil, avec des emblèmes de deuil et des visages désolés ; et leur chef se jeta aux pieds de Doña Maria, et cacha son visage dans ses mains. Elle reconnut en lui le vaillant Abadil, auquel elle avait jadis souhaité la bienvenue, ainsi qu'à sa fiancée, dans son château ; mais qui maintenant venait avec le corps de son mari, qu'il avait tué au combat sans le savoir !

Le sépulcre érigé dans le cloître du couvent de Santo Domingo fut construit aux frais du Maure Abadil, qui tenait à témoigner, par cette maigre offrande, de sa douleur pour la mort du bon chevalier Don Munio, et de sa vénération à sa mémoire.

La tendre et pieuse Doña Maria suivit bientôt son seigneur dans la tombe. L'une des pierres de la petite arche, à côté du sépulcre, porte la simple inscription suivante : « Hic jacet Maria Palacin, uxor Munonis Sancij De Finojosa » (Ci-gît Maria Palacin, épouse de Munio Sancho de Hinojosa.)

La légende de Don Munio Sancho ne s'achève pas avec sa mort. Le jour même de la bataille sur la plaine de Salamanque, un aumônier du Saint Temple de Jérusalem, qui se trouvait à la porte extérieure, vit s'avancer un cortège de cavaliers chrétiens, comme s'ils étaient en pèlerinage. L'aumônier était d'origine espagnole, et lorsque les pèlerins s'approchèrent, il reconnut le plus important d'entre eux comme étant Don Munio Sancho de Hinojosa, auquel il avait été présenté en d'autres temps.

Accourant auprès du patriarche, il lui apprit quel était le rang honorable des pèlerins qui se trouvaient à la porte. Le patriarche, par conséquent, accompagné d'une grande procession de prêtres et de moines vint au-devant des pèlerins, et les reçut avec tous les honneurs qui leur étaient dus. Il y avait soixante-dix cavaliers autour de leur chef, tous purs et nobles guerriers. Ils portaient leurs casques à la main, et leurs visages étaient d'une pâleur mortelle. Ils ne saluèrent personne, ne regardèrent ni à droite ni à gauche, mais entrèrent dans la chapelle, et s'agenouillant devant le sépulcre de notre Sauveur, ils effectuèrent leurs oraisons en silence. Quand ils eurent terminé, ils se levèrent pour partir, et le patriarche et sa suite s'approchèrent pour leur parler, mais ils ne les virent plus. Tous s'émerveillèrent et se demandèrent quel pouvait être l'explication d'un tel prodige. Le patriarche nota soigneusement la date et envoya prendre des nouvelles en Castille de Don Munio Sancho de Hinojosa. La réponse qu'il reçut fut que, ce jour-là, ce digne chevalier, avec ses soixante-dix cavaliers, avait été tué au combat. C'était donc les esprits bénis de ces guerriers chrétiens qui étaient venus accomplir leur vœu de pèlerinage auprès du Saint Sépulcre à Jérusalem. Telle était la foi castillane dans les anciens temps, qui tenait sa parole, même au delà de la tombe.

Quiconque douterait de la miraculeuse apparition de ces chevaliers fantômes, pourra consulter l'*Histoire des chevaliers de Castille et de León*, par le docte et pieux Fray Prudencio de Sandoval, évêque de Pampelune, dans laquelle on trouvera cette histoire racontée dans *Histoire du roi Don Alonzo VI*, à la cent-deuxième page. Il s'agit là d'une légende trop précieuse pour qu'on l'abandonne avec légèreté aux sceptiques.

Chapitre 35

La Légende du soldat enchanté

Tout le monde a entendu parler de la grotte de Saint Cyprien à Salamanque, dans laquelle autrefois un ancien sacristain, ou, comme le croyaient certains, le Diable lui-même ainsi déguisé, enseignait en secret l'astrologie, la nécromancie, la chiromancie ainsi que d'autres sombres et abominables arts.

Il y a longtemps que la grotte est fermée et que son véritable emplacement est oublié ; cependant, selon la tradition, l'entrée se trouvait près de l'endroit où se dresse la croix en pierre de la petite place du séminaire de Carvajal ; et cette croyance semble corroborée, d'une certaine manière, par les circonstances de l'histoire suivante.

Il y avait à cette époque un étudiant de Salamanque, nommé Don Vicente, de cette espèce joyeuse et mendicante qui entreprend le chemin des études sans un penny en poche pour la route, et qui, pendant les vacances de son collègue, mendie de ville en ville et de village en village afin d'assembler les fonds qui lui permettront de poursuivre ses études l'année suivante. Il se préparait donc à commencer ses vagabondages ; et, comme il était quelque peu musicien, il jeta sur son dos une guitare avec laquelle il pourrait distraire les villageois et se payer un repas ou une nuit dans une auberge.

Alors qu'il passait près de la croix en pierre sur la place du séminaire, il retira son chapeau et fit une courte prière à Saint Cyprien, pour qu'il lui porte chance ; lorsqu'il baissa les yeux vers le sol, il remarqua que quelque chose brillait au pied de la croix. Il le ramassa et vit qu'il s'agissait d'une chevalière faite dans un alliage qui semblait d'or et d'argent fondus. Le motif de la chevalière représentait deux triangles croisés en forme d'étoile. On dit que ce motif est un signe cabalistique d'une grande puissance pour tous les enchantements et qu'il fut inventé par le sage roi Salomon ; mais l'honnête étudiant, n'étant ni sage ni sorcier, ne savait rien de tout cela. Il prit la bague et la considéra comme un présent de Saint Cyprien en récompense de sa prière, la glissa à son doigt, fit une révérence à la croix et, grattant sa guitare, commença joyeusement son voyage.

La vie d'un étudiant sans ressources en Espagne n'est pas des plus misérables au monde, surtout s'il a quelque talent pour se rendre agréable. Il erre de village en village, de ville en ville, partout où sa curiosité ou son caprice peuvent le mener. Les vicaires de campagne, qui, pour la plupart, furent en leur temps des étudiants sans ressources, lui offrent le gîte pour la nuit, ainsi qu'un repas confortable, et souvent, au matin, l'enrichissent de plusieurs *quartos* ou demi-penny. Comme il se présente de porte en porte dans les rues des villes, il n'est jamais durement repoussé, ni froidement méprisé, car il n'y a aucun déshonneur à cette mendicité, puisque parmi les hommes les plus cultivés d'Espagne, beaucoup ont commencé leur carrière de cette manière ; et si, comme c'était le cas de notre étudiant, il s'agit d'un gaillard de belle allure et d'un joyeux compagnon, et si, surtout, il sait jouer de la guitare, il est assuré de recevoir un accueil cordial de la part des paysans, et des sourires et des faveurs de la part de leurs femmes et de leurs filles.

Ainsi, notre loqueteux et musical fils de la science parcourut-il la moitié du royaume, avec la ferme intention de visiter la célèbre ville de Grenade avant son retour. Parfois il s'unissait pour la nuit aux ouailles d'un pasteur de village ; d'autres fois il trouvait un abri sous l'humble mais hospitalier toit d'un paysan. Assis à la porte de la chaumière avec sa guitare, il faisait les délices des bonnes gens avec ses chansonnettes ; ou, se mettant à jouer un *fandango* ou un *boléro*, il faisait danser dans le gai crépuscule les garçons et les filles du pays aux bruns visages. Au matin il prenait la route accompagné d'aimables paroles de ses hôte et hôtesse, ainsi que de doux regards et, peut-être, d'un serrement de mains de la fille.

Il arriva finalement au grand objectif de son vagabondage musical, la célèbre ville de Grenade, et

salua, plein d'émerveillement et de plaisir, ses tours maures, sa délicieuse *vega*, et ses montagnes enneigées qui scintillaient dans l'atmosphère estivale. Il est inutile de préciser que c'est avec une curiosité impatiente qu'il passa les portes de la ville, se promena dans ses rues, et observa ses monuments orientaux. Chaque visage féminin qui se montrait à une fenêtre ou resplendissait du haut d'un balcon était pour lui une Zoraïde ou une Zélinde, et il ne pouvait croiser une élégante dame sur l'Alameda sans se mettre à imaginer en elle une princesse maure, et à étendre sa cape d'étudiant sur son passage.

Son talent musical, sa joyeuse humeur, sa jeunesse et sa belle allure lui valurent partout un bon accueil bien que ses vêtements fussent déchirés, et pendant plusieurs jours il mena la belle vie dans la vieille capitale maure et ses environs. Un de ses repaires occasionnels était la fontaine d'Avellanós, dans la vallée du Darro. Il s'agit d'un des lieux de villégiature populaires de Grenade depuis l'époque des Maures ; et là l'étudiant eut l'opportunité de poursuivre ses études sur la beauté féminine, matière pour laquelle il avait quelque inclination.

Il s'installait là avec sa guitare, improvisait des rengaines d'amour pour des groupes admiratifs de *majos* et de *majas*, ou invitait avec sa musique à une danse toujours bien accueillie. Il était ainsi occupé un soir lorsqu'il vit s'approcher un *padre* de l'Église, devant lequel tout le monde se découvrait. C'était de toute évidence un homme important ; robuste et le visage rouge, respirant par tous les pores à cause de la chaleur et de l'exercice de sa marche, il s'agissait assurément, sinon d'un saint, d'un homme de bien.

Lorsqu'il passait là, il avait l'habitude, parfois, de sortir un *maravédis* de sa poche et de le donner à un mendiant, avec un air de grande bienveillance. « Ah, quel saint père ! », s'exclamait-on, « Que Dieu lui accorde une longue vie et puisse-t-il être bientôt évêque ! »

Pour l'aider dans son ascension de la colline, il s'appuyait parfois au bras d'une servante, de toute évidence une brebis de ce bon berger. Ah, quelle damoiselle ! Andalouse de la tête aux pieds ; depuis la rose dans ses cheveux jusqu'à la chaussure de fée et au bas de dentelle. Mais si chaste ! Si timide ! Toujours les yeux baissés, écoutant les paroles du *padre* ; et si parfois elle glissait un regard de côté, elle le réprimait bien vite et ses yeux de nouveau se rivaient au sol.

Le bon *padre* regarda affectueusement la compagnie réunie autour de la fontaine, et s'assit sur un banc de pierre en se donnant un certain air d'importance, tandis que la servante s'empressa de lui apporter un verre d'eau claire. Il le but posément, à petite gorgées et avec délectation, tout en l'accompagnant d'une de ces spongieuses confiseries faites d'œufs glacés et de sucre, qui sont si chères aux épicuriens espagnols ; et, quand il remit le verre dans la main de la damoiselle, il lui pinça la joue d'un air d'amour et de bonté infinis.

« Ah le bon berger ! » murmura l'étudiant en lui-même, « quel bonheur ce doit être d'être réuni dans son troupeau avec une brebis comme celle-ci pour compagne ! »

Mais il était peu probable qu'une telle chance retombe sur lui. En vain il essaya de ses aptitudes à charmer qui l'avaient rendu si irrésistible auprès des curés de village et des jeunes filles de la campagne. Jamais il ne joua de sa guitare avec autant de dextérité ; jamais il ne chanta de ballades plus émouvantes, mais il n'avait plus affaire à un curé de village, ni à une jeune fille de la campagne. Le digne prêtre n'aimait visiblement pas la musique, et la chaste damoiselle ne quitta pas le sol des yeux. Il restèrent peu de temps à la fontaine et le bon *padre* hâta leur retour à Grenade. La damoiselle jeta en partant un timide regard à l'étudiant ; mais ce regard lui arracha le cœur de la poitrine !

Lorsqu'ils furent partis, il prit des renseignements à leur sujet. Padre Tomás était un des saints de Grenade, un modèle de régularité ; ponctuel à l'heure de se lever, à l'heure de faire son *paseo* pour se mettre en appétit, à l'heure de déjeuner, à l'heure de faire sa sieste, à l'heure de sa partie de *tresillo*, l'après-midi, avec quelques dames du cercle de la cathédrale, à l'heure de souper et à l'heure

de se retirer pour se reposer, afin de reprendre des forces pour une nouvelle journée d'occupations similaires. Il avait une mule paisible et au poil brillant pour ses déplacements, une imposante gouvernante experte dans la préparation de friandises pour sa table, et la brebis, pour lisser son oreiller le soir et lui apporter son chocolat le matin.

Adieu donc à la vie gaie et insouciant de l'étudiant ! Le furtif regard de côté lancé par un œil brillant avait causé sa perte. Le jour comme la nuit, il ne pouvait chasser de son esprit l'image de la plus chaste des demoiselles. Il chercha la résidence du *padre*. Hélas ! C'était une maison inaccessible pour un étudiant vagabond comme lui. Le digne *padre* n'avait aucune sympathie pour lui ; il n'avait jamais été un *estudiante sopista*, forcé de chanter pour gagner son souper. L'étudiant fit le siège de la maison pendant la journée, épiant quelque regard furtif de la demoiselle lorsqu'elle apparaissait à la croisée ; mais ces regards ne faisait qu'aviver sa flamme sans encourager ses espoirs. Il chanta la sérénade sous son balcon pendant la nuit, et une fois, fut flatté par l'apparition de quelque chose de blanc à une fenêtre. Hélas, ce n'était que le bonnet de nuit du *padre*.

Jamais il n'y eut d'amoureux plus dévoué, ni de demoiselle plus réservée ; le pauvre étudiant était réduit au désespoir. Arriva finalement la veille de la Saint Jean, quand les petites gens de Grenade se rassemblent dans la campagne, dansent tout l'après-midi, et passent la nuit sur les rives du Darro et du Xenil. Heureux sont ceux qui, pendant cette nuit mémorable, se trouvent en train de laver leur visage dans les eaux de ces rivières, lorsque les cloches de la cathédrale sonnent les douze coups de minuit, car à moment précis, ces eaux ont le pouvoir d'embellir. L'étudiant, n'ayant rien à faire, se laissa entraîner par la foule qui partait se divertir et se retrouva dans l'étroite vallée du Darro, au pied de la haute colline et des tours rougeoyantes de l'Alhambra. Le lit asséché de la rivière, les rochers qui le bordaient, les jardins en terrasse qui le surplombent, étaient animés par des groupes variés, qui dansaient autour des vignes et des figuiers au son de la guitare et des castagnettes.

L'étudiant resta un moment plongé dans une attitude triste, appuyé à une des énormes et difformes grenades de pierre qui ornent les extrémités du petit pont sur le Darro. Il posa un regard mélancolique sur la scène joyeuse, où chaque cavalier avait sa dame, ou, plutôt, chacun sa chacune ; il soupira sur sa condition solitaire, de victime de l'œil noir de la plus inaccessible des demoiselles, et se lamenta sur sa tenue en loques qui semblait lui fermer les portes de l'espérance.

Son attention fut peu à peu attirée par un voisin, aussi solitaire que lui. C'était un grand soldat, à l'aspect sévère et la barbe grisonnante, qui semblait posté en sentinelle devant la grenade d'en face. Son visage était tanné par le temps ; il était paré d'une ancienne armure espagnole, d'un bouclier et d'une lance, et était aussi immobile qu'une statue. Ce qui surprit l'étudiant fut que malgré un équipement si surprenant, il passait totalement inaperçu aux yeux de la foule qui défilait devant lui, bien que de nombreuses personnes le frôlaient presque.

« Cette vieille cité regorge de bizarreries des anciens temps », pensa l'étudiant, « et sans doute en voici une à laquelle les habitants sont trop habitués pour s'en étonner. » Sa propre curiosité, cependant, était éveillée, et étant d'une nature sociable, il accosta le soldat.

« Vous portez une bien étrange et ancienne armure, l'ami. Puis-je vous demander à quel corps vous appartenez ? »

Le soldat répondit d'une voix entrecoupée, sortant d'une paire de mâchoires qui semblait oxydée sur ses gonds.

- La garde royale de Ferdinand et Isabelle.

- *Santa María* ! Voyons, ce corps existait il y a trois siècles.

- Et cela fait trois siècles que je monte la garde. Maintenant j'ai l'espoir que mon tour de garde touche à sa fin. Désires-tu la fortune ?

L'étudiant souleva son manteau en lambeaux pour toute réponse.

- Je te comprends. Si tu as de la foi et du courage, suis-moi et ta fortune est faite.

- Doucement, l'ami, peu de courage est nécessaire pour te suivre à qui n'a rien à perdre que la vie et une vieille guitare, toutes deux de peu de valeur ; mais quant à ma foi, c'est une autre histoire, et je ne souhaite pas l'induire en tentation. Si c'est par un acte criminel que je dois améliorer mon sort, ne vas pas croire que mon manteau déchiré me décidera à le commettre.

Le soldat jeta sur lui un regard de grand mécontentement. « Mon épée », dit-il « n'a jamais été sortie que pour la cause de la foi et du trône. Je suis un *Cristiano viejo* ; fais-moi confiance et ne crains rien de mal. »

Le soldat le suivit émerveillé. Il remarqua que personne n'avait fait attention à leur conversation, et que le soldat frayait son chemin à travers les groupes d'oisifs, inaperçu, comme s'il était invisible.

Après avoir traversé le pont, le soldat le mena par un chemin étroit et escarpé après un moulin et un aqueduc maures, puis en remontant un ravin qui sépare les domaines du Generalife de ceux de l'Alhambra. Le dernier rayon de soleil brilla au dessus des rouges remparts de ce palais, que l'on apercevait tout en haut ; et les cloches du couvent proclamaient les festivités du jour suivant. Le ravin était obscurci par des figuiers, des vignes et des myrtes, ainsi que par les tours extérieures et les murs de la forteresse. Il était sombre et solitaire et les chauves-souris éprises du crépuscule commençaient à voler tout autour. Finalement le soldat fit halte devant une tour isolée et en ruines, apparemment destinée à la surveillance d'un aqueduc maure. Il en frappa la base du bout de sa lance. Un grondement se fit entendre, et les lourdes pierres s'entrebâillèrent, dégageant une ouverture aussi large qu'une porte.

« Entre, au nom de la Sainte Trinité », dit le soldat, « et ne crains rien ». Le cœur de l'étudiant se serra, mais il fit le signe de la croix, murmura son *Ave Maria*, et suivit son mystérieux guide jusqu'à une voûte profonde creusée sous la tour dans la roche massive, et qui était couverte d'inscriptions arabes. Le soldat désigna un siège de pierre taillé sur l'un des côtés de la voûte. « Vois », dit-il, « ceci est ma couche depuis trois cents ans. » L'étudiant abasourdi tenta un trait d'esprit.

« Par Saint Antoine béni », dit-il, « votre sommeil a dû être bien lourd, si j'en juge par la dureté de votre couche. »

« Au contraire, le sommeil a été étranger à ces yeux ; une incessante vigilance a été mon destin. Écoute mon histoire. J'étais un des gardes royaux de Ferdinand et d'Isabelle ; mais je fus fait prisonnier par les Maures lors d'une de leurs sorties, et fus enfermé dans cette tour. Alors que se préparait la reddition de la forteresse aux souverains chrétiens, un *Alfaqui*, un prêtre maure, me persuada de l'aider à cacher dans cette voûte quelques uns des trésors de Boabdil. Je fus justement puni pour ma faute. L'*Alfaqui* était un nécromancien africain, et à l'aide de ses pouvoirs infernaux, il me jeta un sort pour que je garde ses trésors. Quelque chose a dû lui arriver car il ne revint jamais, et je suis toujours resté ici depuis, enterré vivant. Des années et des années se sont écoulées ; des tremblements de terre ont secoué cette colline ; j'ai entendu tomber l'une après l'autre les pierres de la tour au dessus, du fait de l'œuvre naturelle du temps ; mais les murs enchantés de cette voûte défièrent à la fois le temps et les tremblements de terre.

« Tous les cent ans, pour les festivités de la Saint Jean, l'emprise de l'enchantement cesse et j'ai le droit de sortir et de me poster sur le pont du Darro, là où tu m'as trouvé, et d'attendre jusqu'à ce qu'arrive quelqu'un qui aurait le pouvoir de briser le charme magique. J'ai jusqu'à présent monté la garde en vain. Je marche comme dans un nuage, invisible aux regards des mortels. Tu es le premier à m'accoster depuis trois cents ans. J'en sais la raison. Je vois à ton doigt la chevalière du sage roi Salomon, talisman puissant contre toute sorte d'enchantement. C'est toi qui as le pouvoir de me délivrer ou de me laisser monter la garde ici durant cent autres années. »

L'étudiant écouta ce récit dans un muet étonnement. Il avait entendu de nombreux récits de trésors protégés par de puissants sortilèges dans les voûtes de l'Alhambra, mais il avait cru que ce n'étaient

que des fables. Il comprenait maintenant la valeur de la chevalière, qui, d'une certaine manière, lui avait été donnée par Saint Cyprien. Malgré tout, bien qu'armé d'un si puissant talisman, il était terrible de se retrouver tête-à-tête dans un tel endroit avec un soldat ensorcelé qui, selon les lois de la nature, aurait dû être en train de reposer tranquillement dans sa tombe depuis près de trois siècles.

Un personnage de cette sorte, cependant, se trouve en dehors de l'ordre naturel des choses, et ne pouvait être traité à la légère ; il lui assura qu'il pouvait compter sur son amitié et sa bonne volonté pour faire tout ce qui était en son pouvoir pour le délivrer.

« Je crois en un motif plus puissant que ton amitié », dit le soldat.

Il désigna un lourd coffre de fer, verrouillé par des serrures couvertes d'inscriptions arabes. « Ce coffre », dit-il, « contient un incalculable trésor en or et bijoux et pierres précieuses. Brise l'enchantement magique duquel je suis prisonnier, et la moitié de ce trésor sera à toi.

- Mais comment dois-je faire ?

- L'aide d'un prêtre chrétien et d'une jeune fille chrétienne est nécessaire. Le prêtre pour exorciser le pouvoir des ténèbres ; la damoiselle pour toucher ce coffre avec le sceau de Salomon. Ceci doit être fait pendant la nuit. Mais fais attention. Il s'agit d'une entreprise solennelle qui ne doit pas être effectuée par une âme vaine. Le prêtre doit être un *Cristiano viejo*, un modèle de sainteté ; et il doit mortifier sa chair, avant de venir ici, par un jeûne de vingt-quatre heures ; et quant à la jeune fille, elle doit être irréprochable et à l'abri de la tentation. Ne traîne pas à trouver une telle aide. Dans trois jours, mon congé touchera à sa fin, et je devrai monter la garde pendant un nouveau siècle.

- Ne t'inquiète pas, dit l'étudiant, j'ai précisément à l'esprit le prêtre et la damoiselle que tu as décrits ; mais comment pourrai-je entrer de nouveau dans la tour ?

- Le sceau de Salomon l'ouvrira pour toi.

L'étudiant sortit de la tour bien plus gaiement qu'il n'y était entré. Le mur se referma derrière lui, et redevint aussi massif qu'avant.

Le lendemain matin, il se dirigea fièrement vers la maison du prêtre, non plus comme un pauvre étudiant vagabond, qui erre en grattant les cordes de sa guitare, mais en tant qu'ambassadeur du monde des ombres qui a des trésors à accorder. On ignore ce qui fut dit lors des négociations, sinon que le zèle du digne prêtre fut aisément conquis à l'idée de sauver un vieux soldat de la foi et un coffre du Roi Chico des griffes de Satan. Combien d'aumônes pourraient être distribuées, combien d'églises construites, et combien de parents pauvres s'enrichiraient grâce au trésor des Maures !

Quant à l'immaculée jeune fille, elle était disposée à prêter sa main, c'était tout ce qu'on lui demandait, à cette pieuse entreprise ; et à en croire un timide regard de ci de là, l'ambassadeur commença à trouver grâce à ses chastes yeux.

La plus grande difficulté, cependant, était le jeûne auquel le bon *padre* devait se soumettre. Deux fois il essaya, et deux fois la mortification fut trop dure pour son esprit. Ce fut seulement le troisième jour qu'il fut capable de résister aux tentations de la table ; mais restait à savoir s'il tiendrait jusqu'à ce que le sortilège fût rompu.

À une heure avancée de la nuit, le groupe chercha son chemin à tâtons dans le ravin, à la lueur d'une lanterne, et emportant un panier de provisions afin d'exorciser le démon de la faim dès que les autres démons gésiraient dans la Mer Rouge.

Le sceau de Salomon leur ouvrit l'accès à la tour. Ils trouvèrent le soldat assis sur le coffre ensorcelé, attendant leur arrivée. L'exorcisme fut effectué en bonne et due forme. La damoiselle s'approcha et toucha les serrures du coffre avec le sceau de Salomon. Le couvercle sauta, et quels trésors d'or et de bijoux et de pierres précieuses resplendirent à leurs yeux !

- Voici, partageons et partons !, cria l'étudiant exultant tandis qu'il procédait à se remplir les poches.
- Équitablement et doucement, s'exclama le soldat. Sortons le coffre entier et ensuite nous partagerons.

Par conséquent, ils se mirent à l'ouvrage de toutes leurs forces ; mais c'était une tâche difficile. Le coffre était extrêmement lourd, et il était resté fixé là pendant des siècles. Alors qu'ils étaient ainsi occupés, le bon pasteur se retira d'un côté et fit un vigoureux assaut au panier, afin d'exorciser le démon de la faim qui faisait rage dans ses entrailles. En un moment, un gras chapon fut dévoré, et arrosé d'un grand trait de Valdepeñas. Et, sur le chemin de la grâce après la viande, il donna un baiser plein de bonté à la brebis qui l'attendait. Ce fut fait sans bruit dans un coin, mais les murs témoins se mirent à en bavarder comme en triomphe. Jamais un chaste salut n'eut de plus terribles effets. Au bruit, le soldat poussa un grand cri de désespoir ; le coffre, qui était à moitié soulevé, retomba à sa place et fut de nouveau verrouillé. Le prêtre, l'étudiant et la damoiselle se retrouvèrent hors de la tour, dont le mur se referma en un ébranlement tonnant. Hélas, le bon *padre* avait rompu son jeûne trop tôt !

Quand il se remit de sa surprise, l'étudiant voulut retourner dans la tour, mais il s'aperçut avec consternation que la damoiselle, dans son effroi, avait laissé tomber le sceau de Salomon ; il était resté à l'intérieur de la voûte.

En fin de compte, la cloche de la cathédrale sonna minuit ; le charme fut renouvelé ; le soldat était condamné à monter la garde pendant cent ans de plus, et c'est là que lui et le trésor se trouvent encore à ce jour, et tout cela parce que le bon *padre* avait donné un baiser à sa servante. « Ah père ! Père ! », disait l'étudiant, secouant piteusement la tête, tandis qu'ils redescendaient le ravin, « je crains que ce fut moins le saint homme que le pêcheur qui donna ce baiser ! »

Ainsi s'achève la légende, d'après ce qu'il a été possible de vérifier. Il existe une tradition, cependant, selon laquelle l'étudiant avait emporté suffisamment de trésors dans ses poches pour s'installer dans le monde ; que ses affaires avaient prospéré, que le digne *padre* lui avait donné sa brebis en mariage, en guise de dédommagement pour sa bévue dans la voûte ; que l'immaculée damoiselle s'affirma être une épouse modèle autant qu'elle avait été une servante modèle.

L'histoire du soldat enchanté est toujours une tradition populaire de Grenade, bien qu'elle soit racontée d'une multitude de façons. Le peuple affirme qu'il monte toujours la garde pendant la nuit de la Saint Jean, auprès de la gigantesque grenade de pierre sur le pont du Darro, mais qu'il demeure invisible, excepté pour l'heureux mortel qui posséderait le sceau de Salomon.

Chapitre 36

Adieux de l'auteur à Grenade

Mon heureux et paisible règne à l'Alhambra fut brusquement interrompu par des lettres qui m'arrivèrent alors que je me livrais à la voluptuosité orientale dans la fraîche salle des bains, et qui me sommaient de quitter mon Élysée musulman, pour me mêler à nouveau au remue-ménage et aux affaires de ce triste monde.

Dans quel état d'esprit allais-je retrouver ses labeurs et ses tourments, après une telle vie de repos et de rêverie ? Comment allais-je supporter sa vulgarité, après la poésie de l'Alhambra ?

Peu de préparatifs furent nécessaires à mon départ. Un véhicule à deux roues, qu'on appelle *tartana*, et qui ressemble à un char couvert, devait être notre moyen de locomotion, à un jeune Anglais et à moi-même, à travers Murcie, Alicante et Valence, pour notre voyage vers la France. Et un sacripant à longues jambes, qui avait été *contrabandista*, et, pour autant que je sache, voleur, allait être notre guide et garde du corps. Les préparatifs furent tôt faits, mais le départ se compliqua. Jour après jour il fut reporté pendant plusieurs jours et, pendant ce temps, j'errai dans mes lieux de prédilection qui m'apparurent à chaque fois plus merveilleux.

Même le petit monde social et domestique au sein duquel j'avais vécu, m'était devenu singulièrement cher. Et la préoccupation qu'ils montrèrent au sujet de mon départ annoncé me convainquit que mes sentiments affectueux étaient réciproques. En effet, quand finalement le jour du départ arriva, je n'osai pas m'aventurer à faire mes adieux à la bonne Doña Antonia et aux siens. Je vis bien que le doux cœur de la petite Dolorès, au moins, était gros et prêt à déborder. J'adressai donc un adieu silencieux au palais et à ses habitants, et descendis vers la ville comme si j'allais en revenir. Là, cependant, la *tartana* et le guide étaient prêts ; ainsi, après avoir déjeuné à la *posada* avec mon compagnon de voyage, nous nous mîmes en route.

Bien humble était l'escorte et bien mélancolique le départ du roi Chico le Deuxième ! Manuel, le neveu de Tía Antonia, Mateo, mon officieux mais maintenant inconsolable écuyer, et deux ou trois vieux invalides de l'Alhambra, avec lesquels j'avais eu d'amicaux bavardages, étaient descendus pour me voir partir. Car c'est une de ces bonnes vieilles coutumes en Espagne, que d'aller à la rencontre pendant plusieurs miles d'un ami qui arrive et de l'accompagner aussi loin lorsqu'il repart. Ainsi donc nous partîmes, notre garde à longues jambes marchant à grands pas devant, son *escopeta* à l'épaule, Manuel et Mateo de chaque côté et les vieux invalides derrière.

À une certaine distance au nord de Grenade, la route commence à escalader les collines ; là je descendis et fis quelques pas avec Manuel, qui saisit l'occasion pour me confier le secret de son cœur et les tendres sentiments entre lui et Dolorès, au sujet desquels j'avais déjà été informé par le toujours bien renseigné et toujours bavard Mateo Ximenes.

Son diplôme de docteur avait été le premier pas vers leur union et, s'il pouvait obtenir le poste de *Médico* de la forteresse, son bonheur serait complet ! Je le félicitai sur le jugement et le bon goût dont il faisait preuve dans le choix de sa compagne, et souhaitai à leur union tout le bonheur possible.

Bien triste en effet fut mon départ lorsque je quittai ces braves gens et les vis descendre lentement les collines, se retournant de temps en temps pour m'adresser un dernier adieu de la main. Manuel, il est vrai, avait de joyeuses perspectives pour se consoler, mais le pauvre Mateo semblait complètement abattu. C'était pour lui une douloureuse chute que de revenir, après avoir été premier ministre et historiographe, à son manteau marron et son office famélique de tisserand.

Et le pauvre diable, malgré son occasionnel excès d'empressement, avait toutefois, d'une façon ou

d'une autre, acquis une plus grande place dans ma sympathie que je ne l'aurais cru.

Ç'aurait été vraiment une consolation à mon départ, si j'avais pu lui annoncer la bonne fortune à laquelle il était destiné et à laquelle j'avais contribué. L'importance que l'on m'avait vu attacher à ses histoires, ses bavardages, et à ses connaissances locales, et la fréquente camaraderie avec laquelle je l'avais traité pendant mes promenades, lui avaient fait croire en ses propres mérites et lui avaient ouvert une nouvelle carrière ; ainsi le fils de l'Alhambra était-il devenu depuis son cicerone habituel et était-il bien payé ; au point que, d'après ce que j'en ai entendu dire, jamais il ne fut obligé de revenir à son vieux manteau marron dans lequel je l'avais connu.

À la tombée du soir, j'arrivai à l'endroit où la route serpente entre les montagnes et je fis un arrêt pour regarder Grenade une dernière fois. La colline sur laquelle je me trouvais offrait une magnifique vue sur la ville, la Vega, et les montagnes tout autour, et se trouvait dans la direction opposée à *La Cuesta de las Lágrimas* (*La Colline des Larmes*) connue comme « le dernier regard du Maure ». Je pouvais maintenant comprendre les sentiments du pauvre Boabdil lorsqu'il lança son dernier adieu au paradis qu'il quittait, ayant devant lui une route aride et rude qui le conduisait en exil.

Comme toujours, le soleil couchant projeta une clarté mélancolique sur les tours rougeoyantes de l'Alhambra. À peine pouvais-je distinguer la fenêtre à balcon de la Tour de Comares, où j'avais été plongé dans tant de délicieuses rêveries. Les nombreux bosquets et jardins autour de la ville étaient richement dorés par les rayons du soleil, la brume pourpre d'un soir d'été s'amoncelait autour de la Vega ; tout était charmant, mais aussi tendre et triste à mon regard d'adieu.

« Je m'éloignerai de ce paysage », pensai-je, « avant que le soleil ne se couche. J'emporterai son souvenir revêtu de toute sa beauté. »

Plein de ces pensées, je poursuivis mon chemin à travers les montagnes. Un peu plus loin, Grenade, la Vega, et l'Alhambra disparurent à mes yeux ; et ainsi s'acheva un des plus délicieux rêves d'une vie, que le lecteur jugera peut-être un peu trop faite de rêves.